

Le 5^e Rendez-vous du cinéma québécois

Marie-Claude Jacques

Number 33, Spring 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22126ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Jacques, M.-C. (1987). Review of [Le 5^e Rendez-vous du cinéma québécois]. *24 images*, (33), 25–26.

LES 5^e RENDEZ-VOUS DU CINÉMA QUÉBÉCOIS

Marie-Claude Jacques

Les «Rendez-vous du cinéma québécois» présentent la totalité des films qui ont été réalisés au Québec durant l'année précédente. Ces films sont d'ailleurs issus de plusieurs catégories différentes. Le documentaire côtoie la fiction et l'animation. Le long métrage joue du coude avec le moyen et le court métrage. Ces films faits tantôt pour le grand écran, tantôt pour la télévision, films d'auteur ou de commandes, produits dans le privé ou par l'O.N.F. sont tous mis sur le même pied et visionnés d'après une même exigence: être un film québécois du cru 1986.

Tout ça pour dire que chacun y va du sien et que presque chaque film a son genre qui lui est propre; on sent un éclatement des points de vues, qui ne facilite pas la classification.

C'EST VRAIMENT PAS SÉRIEUX...

Dans la section documentaire, deux films nous ont semblé réunis sous le signe de l'humour. Il s'agit de deux œuvres très différentes, mais qui se complaisent dans un didactisme ludique qui séduit facilement le spectateur. Le premier, *J'ai pas dit mon dernier mot* a été réalisé par Yvon Provost. C'est l'histoire farfelue d'un mot nouveau, le mot «bromulateur», qui veut se faire accepter dans la langue française. Ce mot qui grâce à l'animation devient un personnage du film, est accompagné dans ses démarches par le clown Sol et le journaliste Richard Vignault. Ce documentaire, hybride dans son utilisation de l'animation et du film, se veut parfois une satire du documentaire conventionnel. Le réalisateur se rit des façons de faire, des formules toutes faites en les reprenant à sa manière. Ainsi il n'a aucun scrupule à présenter les intervenants avec des sous-titres comme c'est souvent la coutume, mais il le fait en donnant des titres qui sont complètement inutiles, par exemple: «un savant» ou encore «un quidam». Son film est aussi truffé de jeux de mots, et comme le sujet traite justement de la langue française, ils sont encore plus savoureux.

Le deuxième, qui ne se prend pas au sérieux, c'est *Les Vidangeurs* qui commence avec un générique écrit sur des sacs

«glad». Cette entrée en matière est révélatrice de ce qui suivra, car le réalisateur a choisi d'aborder un sujet pour le moins original et peu connu du public sous le signe de l'humour, de la légèreté, ce qui vient nécessairement changer notre regard sur la réalité des vidangeurs qui sont souvent perçus comme des «déchets de la société». Camille Coudari donne la parole à ces hommes simples qui disent avec un humour spontané des vérités qui nous surprennent et nous font perdre les préjugés que nous aurions pu avoir à l'égard de cette profession méconnue et pourtant essentielle.

BONJOUR LA SÉDUCTION!

L'approche de la séduction a aussi été remarquée dans quelques films de fiction où l'on a troqué la table de cuisine du cinéma québécois de terroir pour un environnement «design italien» (thème abordé lors de la rencontre animée par Marcel Jean et Michel Coulombe au «Loupbar» le 23 février), où les protagonistes sont des professionnels bourgeois sans autre préoccupation que leurs problè-

mes de couple, leurs peurs et leur petit bonheur personnel. Le narcissisme éclate à l'écran et il en découle un vide, une indifférence qui met un peu mal à l'aise. On est passé d'un cinéma social à un cinéma de l'individu.

Dans ces films qui témoignent plus qu'ils n'analysent, la séduction vient souvent du visuel. Un travail sur la photographie, bien loin du cinéma direct, aux teintes bleutées, feutrées, nous attire mais confère en même temps une certaine froideur à la texture de l'image comme c'est le cas dans *Anne Trister* de Léa Pool ou dans *Exit* de Robert Ménard. Ce cinéma québécois a presque perdu toute la québécoïtude qu'on reprochait à notre cinéma national, mais il a perdu du même coup toute sa saveur à vouloir devenir «exportable» et à vouloir se mettre au même pas que le reste de la production internationale. On sent une méfiance chez certains réalisateurs à s'engager avec leurs spécificités. On n'est plus soi-même dans ce genre de cinéma passe-partout. Ces films auraient très bien pû être réalisés n'importe où puisqu'on fonctionne avec les

Le Lys cassé, d'André Melançon



clichés dans des scénarios pleins de failles. On assiste à une uniformisation des comportements qui semblent interchangeables d'un film à l'autre. Ces films glacés, qui ne nous touchent nulle part, feront inévitablement et rapidement leur chemin, car aujourd'hui même si la «forme» a de plus en plus d'importance au cinéma (et que nous sommes toujours à l'affût de nouvelles manières de dire), c'est surtout par le travail sur les émotions que les réalisateurs sauront se faire remarquer.

PLEURE PAS, PLEURE PAS

Dans le domaine de la sensibilité, des émotions, des films «plus vrais», «plus proches des personnages» mentionnons d'excellents docu-drames: *Le Lys cassé* d'André Melançon, *Sonia* de Paule Baillargeon et aussi *L'Homme renversé* d'Yves Dion.

Dans *Le Lys cassé* Melançon nous présente une femme approchant la trentaine (Markita Boies qui a un jeu très juste) et qui est hantée par le souvenir de son père mort l'année précédente; cet homme qu'elle aimait et détestait à la fois était coupable d'inceste sur sa fille. Ce film, très différent des œuvres que nous a présentées Melançon depuis quelques années, nous démontre que ce réalisateur est polyvalent et qu'il peut traiter avec autant d'aisance des films pour enfants que des sujets aussi sérieux que l'inceste. Il alterne dans son traitement entre le noir et blanc pour le passé et la couleur pour le présent. Il joue avec différentes temporalités qui viennent parfois se réunir dans une même séquence. Cette dualité passé/présent, cette actualisation du souvenir, ajoute du poids à l'œuvre. Le scénario de Jacqueline Barette nous garde en haleine: ce film réalisé pour la télévision semble parfois plus intéressant, plus prégnant, que bien des films portés au grand écran.

Dans un même ordre de pensée, *Sonia* de Paule Baillargeon, récipiendaire du prix André-Leroux, nous fait vivre de façon très touchante la progression de la maladie d'Alzheimer qui vient bousculer la vie d'une artiste (Kim Yaroshevskaya) et de sa fille (Paule Baillargeon). Ce film hybride dans son traitement avec des dessins et collages superbes réalisés par Paule Baillargeon (qui est une excellente artiste multidisciplinaire), cerne par le biais de très belles images le désarroi de la malade qui s'aperçoit peu à peu de ses incapacités et de sa perte d'autonomie. Ce film qui se veut d'abord humain et non médical, nous met dans la peau du personnage et nous fait mieux comprendre la réalité que peuvent vivre les gens atteints de cette maladie que l'on connaît encore mal.

Quant à *L'Homme renversé* qui traite de l'«homme nouveau du post-féminisme», c'est un film plein d'émotions qui met le spectateur dans une position d'incertitude jusqu'à la fin puisqu'il nous est difficile de dire au visionnement s'il s'agit d'un documentaire ou d'une fiction (on ne sait pas si les acteurs que nous reconnaissons parlent de leur propres expériences ou s'ils en parlent par le biais du personnage qu'ils incarnent). L'énigme n'est pas dévoilée et il faut se référer au programme des «Rendez-vous» pour s'assurer finalement qu'il s'agit d'une fiction. Le documentaire devient aujourd'hui sujet à fiction et cela est acceptable dans la mesure où la matière réussit à passer. Dans un moment de crise aigüe du documentaire, on sent une envie de fiction chez les réalisateurs et cela peut-être aider à aller chercher un public qui est normalement rebuté par le documentaire trop didactique. Dans *L'Homme renversé* le réalisateur Yves Dion a laissé beaucoup de place à l'improvisation, ce qui donne un caractère un peu plus réaliste à la fiction qui se joue devant nous et lui confère encore un côté «vécu». On dit dans le programme que ce film se donne «le mandat d'explorer la mystérieuse condition masculine». Il semble plutôt être un film sur l'amitié réelle et assez rare entre hommes (qui contrairement aux femmes, par fausse pudeur, ont encore de la difficulté à se laisser aller complètement, à se mettre à nu devant leurs semblables).

L'ANIMATION MODESTE

Du côté de l'animation, mentionnons le film *Ah! vous dirai-je maman* de Francine Desbiens, un film sans personnages qui se complaît dans le souvenir, dans le passé. Par les changements de décors d'une chambre, par les différentes photos qui ornent tour à tour le mur de cette pièce, et par la présence continue du piano intemporel qui joue des variations sur un même thème, la réalisatrice nous fait voir avec tendresse les différents temps d'une vie. C'est un film très simple, à une époque où l'animation est tentée par l'ordinateur et par les effets spéciaux, qui réussit à nous mettre dans une atmosphère reposante et nostalgique.

Un autre film d'animation qu'il faut souligner puisqu'il est le premier essai d'un jeune cinéaste qui avait entrepris cette réalisation à l'Université Concordia, *Turbo Concerto* de Martin Barry est simple certes, mais il nous fait connaître un jeune artiste qui promet beaucoup (n'est-ce pas là un des buts des «Rendez-vous»?...). Le cinéaste fait un rapprochement entre les instruments d'un garage et les instruments de musique: c'est l'histoire d'une marionnette chef d'orchestre

qui interprète dans un garage des pièces de Mozart. Le traitement n'a rien d'innovateur, mais on sent que l'atout principal de Barry est son imagination, et c'est là un élément important en animation. Il aura la chance de pousser son travail plus loin cette année puisqu'il fera partie de l'équipe d'animation française de l'O.N.F.. À surveiller.

1986, ET ALORS.

Les «Rendez-vous» nous ont révélé que le cru 1986 n'est pas meilleur ni pire que celui des autres années (si on exclut *Le Déclin...*). Seulement il va falloir retrouver une urgence de faire un cinéma différent, un brin de folie qui puisse guider les réalisateurs et leurs équipes à créer un cinéma neuf qui fasse émerger des façons de dire et des auteurs. Car, cette année, il n'y a eu aucune révélation ni dans le traitement des films, ni dans leur sujets. On vient de laisser un cinéma québécois traditionnel et, en même temps, on s'enlise dans l'«ère du vide» (*) qui guette maintenant plusieurs cinémas nationaux qui aspirent trop à un internationalisme qui n'intéresse personne. On a parfois l'impression que c'est le vide qui régit la production cinématographique... L'essentiel n'est-il pas en train de nous glisser entre les doigts par une indifférence au sens? Un grand travail de scénarisation semble impératif...

Espérons que des films à succès tels *Le Déclin...* continueront à nourrir notre «fierté» cinématographique et que bientôt quand nous aurons le choix entre une panoplie de films venant de l'étranger, nous préférons aller voir «un bon film québécois»...

(*) Voir à ce sujet *L'ère du vide*, essai sur l'individualisme contemporain de Gilles Lipovetsky, chez Gallimard.